Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 42

Artikel: Malgré le baromètre
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-195777

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-quatrième année. N° 42. Samedi 17 octobre 1896.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse** : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames** : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Malgré le baromètre.

Samedi dernier, une vingtaine de clubistes de la *Section des Diablerets* se mettaient allègrement en route pour le lac *Lioson*, ce bijou des lacs alpestres, et l'ascension du *Pic Chaussy*.

Rien de mieux choisi, rien de plus charmant que cette excursion, qui a inspiré au doyen Bridel, à Henri Durand et à de nombreux touristes des pages délicieuses.

Le baromètre descendait graduellement depuis deux jours... Nous étions privés de pluie depuis si longtemps !

Mais allez parler du baromètre à des clubistes à jeun de courses depuis des mois, grâce à l'inclémence de la saison, de cette saison à qui nous devons le vin de 1896 !

Allez exprimer des doutes sur le temps à des gens qui ont des milliers de fourmis dans les jambes et qui ont vu briller le soleil pendant trois jours consécutifs, le mercredi, le jeudi et le vendredi ; allez donc leur dire que le samedi et le dimanche seront pluvieux. Ils vous répondront en haussant les épaules, qu'on en a fini avec les jours mauvais, que nous touchons à l'été de la St-Martin, et que, dans cette saison, le baromètre ne fait que radoter.

Aussi, dans le train, que d'entrain !..... Et quelles illusions !... Tout allait s'arranger pour le mieux dans les régions célestes ; tout pronostiquait un temps superbe.

Plus l'horizon s'assombrissait, plus ces messieurs semblaient espérer : « Tant mieux, disaient-ils, une bonne *rolliée* cette nuit et ça débarrassera le temps. »

Et l'on bourrait les pipes avec délices. Quelques-uns taquinaient déjà leurs gourdes.

A la gare de Montreux, nous rencontrons une connaissance qui nous dit d'un ton très affectueux :

— Vous avez la pluie demain, chers amis.

— Allons donc, sentez un peu ce petit air de bise... C'est le grand beau !... Un peu de feu, s'il vous plaît. Et de fredonner :

Sur nos monts, quand le soleil
Annonce un brillant réveil, etc.

En arrivant à Aigle, quelqu'un s'écrie : « Jamais la Section des Diablerets n'a passé ici sans s'arrêter un instant à la *Comète*. » Il n'eut pas besoin d'insister.

En effet, c'est un peu dur de gravir la route du Sépey sans prendre un picotin.

Et le baromètre descendait toujours !

Mais l'espoir soutient les gens en liesse. Le trajet fut des plus gais.

A Vuargny, deuxième étape, bien méritée : ils en avaient avalé de la poussière, ces braves amis !

— Pardon, madame, fait l'un d'eux, en s'adressant à l'hôtesse, qui nous servait un vin pétillant, c'est bien la bise, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, c'est la bise à pluie.

— Ah ! madame, veuillez m'excuser, mais faut pas nous la faire... Si c'est la bise, c'est le beau.

— A Lausanne, peut-être, mais ici ça ne rate pas, nous connaissons ça.

* * *

Rien ne put convaincre nos clubistes qui, le cœur content, gagnèrent bientôt le Sépey.

Le souper, à l'*Hôtel du Mont-d'Or*, fut animé par une causerie pleine de joyeuse humeur.

Au dessert, un convive sort un instant pour piquer un peu d'air frais. Il constate que, d'un ciel uniformément noir, tombe gentiment une pluie fine, serrée, et qui a l'air de vouloir durer.

A son retour, tous de lui demander : « Alors, et le temps ? »

— Eh bien, voilà, ça s'égalise.

— Comment, ça s'égalise ?... Pour le beau ou pour la pluie ?...

— Ça dépend.

Sur cette réponse, aussi peu claire que le temps, tous sortent tête nue jusque vers le milieu de la rue, puis regagnent vite la porte.

La pluie, de plus en plus drue, lavait bruyamment les feuilles des arbres et crépitait sur les tavillons.

— Ça va pour le mieux, dit un loustic, quand il en sera tombé suffisamment, elle s'arrêtera :

S'il pleut, j'ai mon parapiuie,
S'il fait froid, j'ai mon manteau,
Et si parfois je m'ennuie,
Je m'en vais voir tomber l'eau.

Rien n'est plus sage, en telle occurence, que de prendre la vie par le bon côté. C'est ce que nous fîmes tous en attendant le lever de l'Aurore... aux doigts de rose.

Et chacun de contribuer à la gaîté de la soirée. L'un chante une romance au piano ; un autre se livre, sur deux chaises, à des exercices équestres ; un troisième, vrai prestidigitateur, avale couteaux et fourchettes, sans tousser, et termine par un sabre de cavalerie.

Epatement général !

Après une foule d'autres délassements de ce genre, changement de quartier. Nos gais compagnons descendent le village et vont finir la soirée à l'*Hôtel des Alpes*. Là, deuxième représentation et nouveaux succès.

Onze heures, retour au *Mont-d'Or*. Troisième représentation dans les chambres, en costumes on ne peut plus simples.

Puis dodo et concert nocturne désespérant pour les voisins. Sur nombre d'oreillers, le trombonne, le cor de chasse et le bombardon s'en donnent bientôt à qui mieux mieux.

* * *

Le lendemain, à 9 heures du matin, vingt membres de la Section des Diablerets étaient groupés comme des poules mouillées sous la marquise de l'hôtel. Les uns regardaient l'averse d'un œil maussade, d'autres interrogeaient l'horizon en se grattant l'oreille, d'autres, enfin, se drapaient dans leur plaid, enfonçaient leur chapeau et, frappant le sol de leur piolet, s'écriaient déconcertés : « Quelle veine !!... »

Soudain, le chef de course, que ce coup d'œil avait frappé, se porte quelques pas en avant avec son *instantané* : « Ne bougez plus, fait-il. Et crac, nous étions pincés !

Quelles figures dans ce groupe !

Au pied du tableau, on écrira : *Les gaîtés du Club alpin*.

Une heure plus tard, en route pour le retour, en passant par Leysin. Là, joyeux dîner avec le produit des sacs, puis dégringolade vers la gare d'Aigle.

O pluie ! O Pic Chaussy ! L. M.

A nos lectrices. — Mesdames, on a tant parlé de la Tsarine, ces derniers temps, que vous lirez sans doute avec plaisir quelques détails sur sa vie privée, empruntés à un intéressant article du *Petit Parisien*.

La gracieuse épouse du Tsar est la cinquième enfant du grand-duc de Hesse. Sa mère fut cette princesse Alice, fille de la reine d'Angleterre, qui mourut victime de son amour pour ses enfants : elle contracta la diphtérie au chevet de l'un d'eux, le petit prince Ernest, en l'embrassant pour le consoler. Quand naquit celle qui devait être la Tsarine, la princesse Alice, écrivant à la reine Victoria, disait d'elle en une lettre touchante :

« C'est une mignonne chose. Je l'appelle « mon petit soleil ». Elle a déjà dans ses yeux d'ange une lueur de bonté. »

Les lettres de la princesse Alice à sa mère sont pleines de ces détails charmants sur l'enfant. Elle ne cesse de faire son éloge. C'est avec joie qu'elle annonce que le charme de la jeune fille lui a valu le surnom de « Sunshine, » — « Lever de soleil, » — à cause de sa chevelure qui, un peu plus sombre aujourd'hui, était à ce moment d'un blond d'or.

Veut-on lire quelques extraits de la correspondance de cette mère attentionnée ? « J'entends, écrivait-elle, que mes filles soient élevées très simplement ; elles sont nées princesses, mais c'est par leurs vertus et leurs qualités qu'elles doivent mériter le bonheur de leur naissance. » Et une autre fois : « Je m'efforce de leur enlever tout orgueil de leur position, laquelle n'est rien si elle ne vient pas de la valeur personnelle. »

Familiarisée avec tous les travaux manuels de la femme, la future Tsarine apprit, comme sa mère, à coudre et à broder. On la vit plus d'une fois à l'office apprendre à confectionner un gâteau et à faire des crêmes. Les exercices physiques lui plaisent : elle est excellente écuyère et aussi, assure-t-on, vaillante excursionniste, — mais excursionniste à la bonne franquette, en vêtements de touriste, aimant les haltes dans les auberges, le déjeuner champêtre dans quelque métairie.

Ainsi la jeune fille resta toujours très simple. A la cour de Hesse-Darmstadt, elle vivait sans faste ; jusqu'à l'age de huit ans, elle recevait par semaine, comme « argent de poche, » cinquante pfennig (60 centimes) ; de huit à douze ans, un mark (1 fr. 25), et deux marks de douze à seize ans.

C'est en 1884 qu'elle vit Nicolas II pour la première fois. Celui-ci était chez son oncle, le grand-duc Serge. La princesse Alice n'avait que douze ans. Il la revit dix ans plus tard, au palais de Gatchina, où, invitée par Alexandre III, elle vint avec son père, le grand-duc Louis IV de Hesse. Ce fut alors que commença vraiment le roman d'amour du futur Tsar.

Nicolas et la princesse Alice se trouvèrent ensemble, en 1893, en Angleterre, lors des fêtes du mariage du duc d'York. La jeune fille subissait de plus en plus la douce influence du prince héritier de Russie, mais elle hésitait encore. C'est alors que